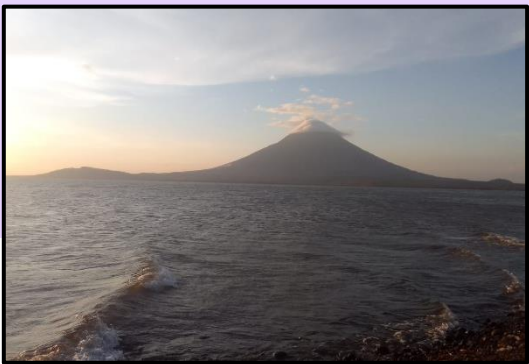


MICH MICH NEWS

LETTRE D'UNE COOPERANTE AU NICARAGUA



EDITO

S’acclimater, sans s’acculturer. Si parfois, même souvent, j’aimerais enlever ma couche de peau blanche et la troquer avec son opposé, je suis obligée de vivre avec. Et celle-ci rappelle aux passants que je ne serais jamais une locale, que je ne comprendrai jamais totalement ce que les nicaraguayens et nicaraguayennes ont vécu, vivent et vivront.

A Bluefield, on me reconnaissait comme l’une des rares blanches de la ville, contrairement à León, où l’on me confond régulièrement avec les touristes. Et, lorsque je m’aventure dans la profondeur des marchés ou dans des lieux populaires, il est assez fréquent que l’on me fasse sentir comme n’étant pas la bienvenue. Dans les zones de campagne, je suis plutôt une curiosité exotique qui vient du pays froid et je reçois généralement un accueil chaleureux, je fais rire.

De manière générale, je suis souvent l’incompréhension de tous ceux qui veulent partir du Nicaragua et immigrer dans un pays du Nord. Il est assez fréquent que l’on me demande pourquoi je reste ici, si j’ai une meilleure situation économique là-bas. La plupart du temps s’enchaîne une longue discussion sur les difficultés de vivre loin de ses racines et loin des siens. Et, parfois, je rentre chez moi en me demandant pourquoi je reste ici.

Si vous venez visiter le Nicaragua, le pays vous paraîtra sain, sécuritaire et plein de belles découvertes. Cependant, lorsque vous vous penchez un peu plus sur son histoire, que vous côtoyez des nicaraguayens et que vous travaillez dans une ONG locale, vous vous rendrez vite compte que les nicaraguayens vivent dans l’incertitude de ce qui pourra arriver demain.

Et, vous vivrez aussi dans cette incertitude sans pouvoir réellement la clarifier, car vous devrez vous abstenir de poser des questions où d’avoir des propos politisés. En d’autres termes, on marche sur des œufs, la bouche fermée avec une main sur les yeux, qui tente de ne pas trop regarder ce qu’il se passe autour de soi, mais d’avoir un œil sur ses pieds pour ne pas perdre l’équilibre avec de la musique à plein tube pour ne rien entendre.

Et, autant cela puisse paraître fou, le jeu en vaut la chandelle. Le rythme Nicaraguayen m’a appris à lâcher-prise et à surfer sur la vague (je ne sais absolument pas surfer, c’est juste une métaphore). La culture m’a montré les couleurs et la richesse d’un pays frappé par les catastrophes climatiques et la douleur.



CULTURE LOCAL : Manger un Baho au marché avec l’équipe de Mary Barreda

Visites suisses

Le mois de mai a été synonyme de colis suisse et de voyage touristiques ! Le 15 mai, mes parents entrent sur le sol nicaraguayen après avoir dû vider leurs valises entièrement... Valises remplies de chocolats, de vin, de casseroles et de tous les trucs que je voulais, ils ont enfin pu aller se reposer. Le lendemain, je suis allée les chercher à la capitale et nous avons pris la route pour aller à la Laguna de Apoyo, un lac volcanique. Nous avons profité pour nous reposer et barboter dans l’eau tiède, puis nous sommes allés visiter les champs de café sur le volcan Mombacho et la ville coloniale de Granada. Ce fut également l’occasion d’emmener mes parents dans les marchés typiques et de manger le « chancho con yuca », du porc sauté avec de la yuca servi sur des feuilles de bananes ou du Baho, viande cuite à l’étouffée avec des bananes. Après avoir loué une voiture (mon dieu le plaisir intense de pouvoir conduire à nouveau), nous nous sommes rendus à León. Mon père a évidemment fait rire mes collègues de travail avec ses blagues sorties de nulle part que seul lui comprend et que je n’ai absolument pas réussi à traduire.

Nous avons ensuite filé à San Juan del Sur, le temps de récupérer deux amis à la frontière avec le Costa Rica, et nous voilà partis pour l’île volcanique d’Ometepe et sa route cahoteuse... Après une bonne crise, on a fini par arriver à bon port...

Dû à mes pauvres capacités à coordonner un voyage, j’ai dû accompagner mes parents sur l’île de Corn Island sur la Côte caraïbe, alors que mes deux amis ont pris le chemin de ma maison accompagnés par mon conjoint nicaraguayen (c’est le moment où je révèle que j’ai caché mon amoureux nicaraguayen depuis plus d’un an... ouais j’avais promis de rentrer célibataire... Je sais, je me suis faite eue, c’est le charme nica !). Au programme : visite du volcan en éruption, une tyrolienne dans les champs de café, une descente en luge sur le volcan, la visite des mangroves et du rhum qui coule à flot dans les réserves de la Flor de Caña.

Bref, au final, tout fut parfait... Mes amis ont adoré sortir et rire avec mon conjoint qui ne parle pas un mot de français, mais avec la magie de l’alcool tout le monde se comprenait. Et mes parents ont pu se reposer dans les eaux turquoise de Corn Island et manger de la langouste avant de reprendre l’avion pour la Suisse. Une fois arrivée à León, j’ai rejoint mes amis pour quelques jours de visite à la plage Peñitas et une montée sur la splendide cathédrale de León.

Deux semaines hors du temps qui ont filé à une vitesse incroyable ! Si la beauté du paysage a convaincu mes parents, la pauvreté ambiante a suscité beaucoup de discussion. Il est fréquent dans la région de León d’apercevoir beaucoup de maison construite avec des bâches de plastique ou avec quelques tôles rouillées. La valeur des choses étant fortement différente, le rythme de vie de ses deux semaines fut une dépense gigantesque à mes yeux alors que mes parents ont profité des prix nettement moins élevés qu’en Suisse.



Avec Alex et Olivier sur la cathédrale de León

AU BOULOT

Quand tu ne fais rien... tu fais quoi ?

CETTE PHRASE QUI ME POURSUIT...

« Mais tu fais quoi chez Mary Barreda ? » Une question qui est restée très longtemps floue pour moi et qui s’améliore petit à petit. Les débuts furent assez mouvementés avec la sensation d’être arrivée au bon endroit, mais au mauvais moment.

S’il y’a une chose que j’ai appris depuis mes débuts au Nicaragua, c’est que lorsque l’on te demande de faire quelque chose ou d’aller à quelque part, tu ne poses pas de questions et tu t’exécutes. Il y’aura toujours une raison que parfois ta logique suisse comprendra et d’autrefois absolument pas. Ainsi, j’ai saisi chaque activité comme l’opportunité d’observer et de mieux comprendre le fonctionnement de l’organisation.

Petit à petit, j’ai tissé des relations professionnelles agréables avec mes collègues, à travers nos discussions ont soudain surgit des demandes pour accompagner ou réaliser certaines activités.

Si les activités initiales étaient principalement répétitives et permettaient à mes collègues de gagner du temps (par exemple recopier 250 questionnaires d’évaluation dans Excel), les dernières en date me permettent d’être plus créative et autonome. Par exemple, j’accompagne les ateliers de tous les communicateurs (entre 12 et 18 ans) dans la zone rurale et ma collègue me propose de les coanimer, ou encore, ma collègue psychologue d’un autre projet me propose d’animer des séances d’introduction à l’art thérapie dans lesquelles je peux amener mes idées et évidemment beaucoup d’activités théâtrales.

Il y’a un autre mystère nicaraguayen que j’aimerais beaucoup élucider. Si ma logique suisse aime tout comprendre et tout planifier, l’art nicaraguayen de l’organisation m’apprend à relativiser. Les activités planifiées changent chaque jour, j’ai beau confirmer mes rendez-vous, tout change à chaque fois. Il n’est pas rare que j’attende entre une heure et deux jours un rendez-vous. Ce qui m’a amené à toujours avoir de la lecture théorique sur moi et... c’est fou ce que l’on peut faire sur Excel depuis un téléphone !

AU BOULOT

Et si tout s’arrête

UN MOIS DE STOP ENTRE JUIN ET JUILLET

Depuis 2020, le Nicaragua possède une nouvelle loi (la loi des agents étrangers). Depuis sa mise en vigueur, le gouvernement a retiré la personnalité juridique de 1045 organisations sociale (jusqu’à fin juillet 2022) et compte continuer. Un député aurait annoncé que le total des organisations qui ne pourront plus exercer s’élèvera à environ 1800 organisations.

L’association dans laquelle je travaille est en règle et a, pour le moment, reçue toutes les attestations nécessaires pour continuer à travailler. Cependant, durant le mois de juin et de mai, la tension et la peur étaient palpables au sein de l’organisation. Des organisations similaires avec 30 ans d’expérience (jusqu’à presque 100 ans d’existence) se sont vues contraintes de fermer leurs portes. Cette nouvelle loi engendre également des nouvelles directives pour toutes les organisations qui reçoivent des fonds provenant de pays étrangers. Et cela a provoqué des difficultés pour obtenir les fonds et continuer à fonctionner. Entre le mois de mai et juin, l’organisation a dû annuler toute ses activités (ou du moins, celles qui nécessitent de l’argent).

Dans un premier temps, tout le monde a pris une semaine de vacances obligatoire, puis l’organisation en a profité pour organiser des journées de nettoyage dans les trois maisons qu’elle occupe. Le grand ménage de printemps inclut la destruction de toutes les vieilles revues. On a donc rompu le papier jusqu’à en avoir des courbatures aux doigts et aux poignets.

Dans mon cas, ce fut une excellente opportunité pour rassembler du matériel qui m’aidera à conceptualiser, planifier, réaliser et évaluer la systématisation des processus d’intervention sociale de l’organisation Mary Barreda.

Par contre, lorsqu’il s’agit d’organiser un atelier, le plan de l’atelier doit être réalisé et défini au mot près (moi qui préparais à peine mes présentations à l’école, je suis obligée de mettre des mots sur mes actes). Au contraire, pour un évènement de trois jours qui arrive, les grandes lignes sont définies...Un stress envahit l’équipe la veille, mais tout fini toujours absolument bien ! Et chic à la Nica avec des imprimés tous jolis, des t-shirts et du merchandising de campagne de prévention, des listes d’assistances et de la nourriture en abondance.

Ce qui me passionne en ce moment, c’est comprendre qu’est-ce qu’il se passe pour que tout fonctionne bien ou, dans mes termes à moi, résoudre le mystère nicaraguayen de l’organisation. Qu’est-ce que font mes collègues de Mary Barreda lorsqu’elles ne font rien...

Ce qui se combine parfaitement avec ma tâche principale qui est de : capitaliser l’intervention sociale dans l’organisation Mary Barreda. L’idée principale est de réaliser des sessions individuelles et groupales pour compiler les différents processus d’intervention sociale que l’organisation a mis en place et de valoriser ceux qui sont actuellement en place. Pour le moment, je suis à la phase où je conceptualise le processus. Avant de m’y mettre, j’ai essayé de décrocher un fond pour le renforcement des capacités dans les institutions qui travaille autour de la violence de genre... J’attends toujours la réponse...Et puis, l’organisation a engagé 5 travailleuses sociales, du coup l’idée est de construire une systématisation mais sous forme de recherche-action en intégrant les nouvelles travailleuses sociales dans la démarche.

Une autre de mes tâches consiste à réaliser des actions artistiques sur les thématiques de l’organisation. Et comme, je ne possède pas le secret des nicaraguayens pour organiser des projets, je galère... Petit à petit, les choses avancent à leur rythme et comme dirait ma directrice : « Des fois, c’est mieux de prendre le temps, ça avance tout seul après ! » En soi, c’est un très bon exercice pour bien comprendre la réalité du Nicaragua et inclure mes actions dans les contraintes que mes collègues vivent.

Dans le même laps de temps, les équipes de travail ont œuvré pour maintenir le lien avec les différents groupes de bénéficiaires en réalisant des visites et des entretiens téléphoniques (activités qui nécessitent peu de fond). Toutes les journées récréatives dans lesquelles j’allais pouvoir rire à plein poumons ont été reportées.

Enfin, début juillet, les activités ont pu reprendre... mais à un rythme effréné, car il faut remplir les objectifs des bailleurs de fonds et rattraper le temps perdu. Dans un mouvement de tourmente se sont enchaînés : des ateliers avec les familles, avec les communicateurs, avec les journalistes, avec des groupes de femmes ou d’hommes, puis il a fallu préparer les communicateurs à transmettre ce qu’ils ont appris dans des classes, à la radio et à la télé. Dans mon cas, cela signifie mettre un peu de côté les projets en cours et accompagner l’équipe technique dans la zone rurale pour convoquer et réaliser des actions avec différents types de populations (familles, promoteurs, jeunes communicateurs, etc).

Autant dire que 5 jours consécutifs par semaine dans la zone rurale m’épuisent et les soirées se rallongent pour envoyer des mails et terminer les documents en cours. Heureusement, c’est occasionnel et dès le mois de septembre un rythme plus régulier devrait reprendre.



CULTURE

La Gallera : observatoire des masculinités

S'intégrer à la vie nicaraguayenne, c'est aussi participer aux traditions locales et intégrer les activités culturelles locales. Depuis mon arrivée au Nicaragua, je rêve de voir un combat de coq. Probablement pour rendre hommage aux heures passées à déchiffrer les textes anthropologiques de Gertz sur le combat de coq balinais et pour observer si effectivement on peut identifier les codes culturels nicaraguayens à travers le combat de coq.

A Bluefield, les combats de coq sont plutôt dans les quartiers entre les différents voisins et souvent organisés spontanément. Il me fut donc difficile d'y être invitée. Sur la côte pacifique, le combat de coq semblait être plus organisé et plus simple d'accès. Sauf que je ne peux pas m'y rendre seule, pour la simple raison que je ne passe pas inaperçue, que les « Gallera » ne se trouve pas toujours dans des quartiers sûres et que je suis une femme qui va dans une activités principalement masculine.

Cependant, les combats de coq ne sont pas vu d'un très bon œil par toute la population. Le nicaragua est plutôt un pays croyant et regroupe de multiples types de religions. Pour certains, le combat de coq, au même titre que les jeux d'argent, est perçu comme « un plan de satan pour t'éloigner du droit chemin ». Il fut donc complexe de convaincre les quelques amis qui m'entourent de m'y accompagner et cela a même engendré des discussions animées. Pour finir, j'ai eu le choix entre accompagner un total inconnu rencontré lors de la visite de la fabrique de rhum *Flor de caña* qui possède des coqs de combat ou y aller incognito avec le frère d'une amie qui était pas très d'accord pour que je corrompe son frère.

Le dit frère était plutôt curieux et super content d'avoir une excuse pour aller voir ce qui se passe dans la gallera, il a donc sauté sur l'occasion pour trouver un combat qui se déroulait à deux pâtés de maison de chez moi le jour même.

Nous nous sommes donc rendues avec l'excitation de savoir ce qu'il se passait dans ces fameuses « Gallera ». Et, même si je n'ai pas la rigueur et l'œil d'un anthropologue, les concepts de Geertz me revinrent en mémoire. La manière de lancer les différents paris se connectait effectivement avec les diverses classes sociales. Parce que la « Gallera » est bien un lieu qui rassemble les hommes indépendamment de leur statut social. Simplement, la relation au coq et les soins pourvus sont plus accessibles pour des classes aisées, cela se note aux vêtements et à la forme de pari qui se crie à l'intérieur de l'espace de combat et qui s'éleva dans cette soirée, jusqu'à 2000 cordobas (l'équivalent de 50 chf suisse et aussi le tiers du salaire de base). Au dehors de la gallera, les hommes lancent des paris organisés entre eux (le fonctionnement exact m'échappe encore) dont la mise s'élève entre 20 et 150 cordobas. Si les joueurs ont de la chance sur les premiers deux matchs, certains lancent leur mise entière à l'intérieur du stade. Il semblerait que c'est une manière de s'élever... non seulement, d'enpocher plus d'argent mais également d'acquérir le droit de miser à l'intérieur de la gallera.

Une fois le combat initié, les cris d'encouragement abondent dans la gallera et les plumes commencent à virevolter dans les aires. Le combat a des aires de danse flamboyante. Les petites gouttes de sang se répandent sur le sol pour dessiner le cheminement du combat. Aux pattes des coqs sont attaché des couteaux qui leur permettent de combattre leur adversaire jusqu'à ce que mort s'en suive. Le propriétaire du coq prend soin de fixer le couteau grâce à de petites bandes qu'il enroulerait comme s'il soignait une blessure. Sans vouloir rentrer dans un débat sur l'éthique des combats d'animaux, je suis simplement reconnaissante que les vaches d'Hérens ne combattent pas jusqu'à la mort.

Il y a également tout un lien entre la bestialité et la masculinité dont je ne vous ferais pas part dans cet article, cependant, je me réjouis de retourner observer les combats de coq pour pousser un peu plus la réflexion.

Entre chaque combat, une partie des hommes se rue sur une table de jeux tandis que l'autre partie assiste en petit groupe aux négociations concernant les combats et pèsent les coqs, car les combats se font à poids égaux.

Quant à ma place de curieuse dans cet événement , je ne fut pas accueillit comme je le pensais... Mon accompagnant me fut nettement plus utile que ce que j'aurais pu imaginer. Les hommes ne m'adressaient pas la parole, me dévisageant comme un intru dans leur lieu.

Si je posais une question, les hommes répondaient à mon accompagnant mais ne me parlaient pas directement, ni ne me posaient aucune question. En tant normal, je parviens toujours à tranquiliser les gens avec une gaffe ou une blague...là ... que neni...

Il y a très peu de femmes dans les galleras et si elles pourraient être présentes au même titre que les hommes pour miser et faire combattre leurs coqs, elles semblent adopter une attitude très masculine et une distance assez franche avec les autres femmes. Lors de ce combat, il y avait une seule femme parmi la foule qui entourait le terrain.

Les trois femmes restantes étaient... derrière les fourneaux et servaient les boissons et la nourriture. Lorsque j'ai voulu aller aux toilettes, une femme est automatiquement venue m'apporter la clef en m'expliquant qu'elle ferme les toilettes des femmes car les hommes ne sont pas propres. Comme une légère reproduction du machisme ambiant. Et, l'unique femme autour du stade, devait probablement lutter pour avoir sa place au milieu d'un domaine notifié par la culture comme masculin.

Récemment, j'ai eu un échange avec une journaliste qui travaille dans le domaine du sport. Elle a dû faire sa place sur les terrains de baseball et de football. Elle m'expliquait que fréquemment on lui reprochait de trop « sortir » au stade alors que son mari exemplaire se rendait à l'hôpital pour ses propres enfants. En d'autres termes, elle n'avait ni légitimité en tant que mère ni en tant que professionnelle dans le domaine du sport. Et, c'est cela qui se passe fréquemment au Nicaragua (et ailleurs), les activités de loisirs sont principalement connotés masculinement. Les femmes ont peu de place pour des activités de loisirs et, le peu d'activités, sont connotés avec le soin du corps, comme se faire les ongles, faire du shopping ou aller au coiffeur.

La femme doit être parfaite à l'intérieur comme à l'extérieur. Et la femme ne fume pas. Aussi lorque des étrangères viennent en tourisme à León, souvent, elles fument. La consomation de cigarette est alors associée à une débauche et un luxe des pays développés. D'ailleurs, j'ai arrêté de fumer, et si parfois, ça m'arrive de fumer une cigarette lors d'une soirée, les hommes sont plutôt choqués sur le fait « que mon conjoint me laisse fumer ».

Dans le même style de machisme, mon conjoint lave mes vêtements (j'aime pas laver à la main, parresseuse d'européenne que je suis) et reçoit fréquemment des remarques sur le fait que j'assume le rôle d'homme et lui le rôle de femme. Ou alors, on lui dit que c'est un homme merveilleux, pas tout le monde est comme lui, par contre, je devrais prendre mieux soin de lui.

Avec les micromachismes, on rend fantastiquement incroyable un homme qui prend ses responsabilités et horriblement normal une femme qui travaille pour subvenir aux besoins de sa famille. Alors une femme qui se rend dans des combats de coq se retrouvera derrière les fourneaux, histoire de renforcer le machisme ambiant. Et celle qui parie, devra se faire un chemin dans un monde masculin et accepter d'être traitée de « mauvaise » femme.



REFLEXION

Le temps, à la fois ennemi et allié

Le rythme Nica

Le temps... mon ennemi et mon allié... Cette notion qui soigne, qui s'éternise, qui peut parfois agacer... Ce temps parfois trop en avance et parfois pas assez en retard. Ce temps qui nous frigorie ou qui réchauffe nos corps, nos cœurs et notre âme. Ce temps qui file si vite et à la fois si lentement.

A quelques jours près, voilà deux ans que je vis au rythme du Nica. Tout comme en Suisse, le temps fut mon meilleur allié et mon pire ennemi. Si parfois, le temps loin de vous semble une éternité, il semble aussi si court face aux tâches à réaliser. Et soudain, le temps semble devenir le poids d'une montagne géante dont on n'atteindra jamais les sommets. Si le temps m'a appris à faire des petits pas pour gravir les sommets et ne pas dégringoler, il m'a aussi appris à vivre avec cette sensation étrange de ne jamais y venir à bout.

Alors je tente de rythmer le temps, de le couper en petit morceau pour qu'il me fasse moins peur, pour qu'il soit un peu plus domptable. Si couper le temps m'a toujours bien aidé, au Nicaragua, c'est une autre affaire : je dois apprendre à déformer le temps. Le rendre plus long quand il devrait être court et le rétrécir quand il devrait être plus long.

Par exemple, le temps des réunions à rallonge. Si dans mon cursus universitaire, on nous mentionne qu'écrire un rapport sous forme participative en présentiel est extrêmement complexe... Venez au Nicaragua où les propositions de projets s'écrivent à 16 cerveaux et, autant de perceptions différentes qui doivent se mettre d'accord, ce qui prend parfois plusieurs jours entiers de réunions.

Mon efficience suisse pense que les réunions doivent être rapide et faites pour prendre des décisions en collectif. La réunion nicaraguayenne aime discuter du sentir de chacun pour ne jamais réellement dire qui fait quoi. Retour au mystère nicaraguayens de l'organisation, qui, au final fonctionne toujours.

La notion du temps au Nicaragua est un réel défi organisationnel. Lorsque l'on planifie des ateliers, on a beau inventer des faux horaires pour que les

participants arrivent à l'heure, on commencera toujours avec une heure ou deux de retards.

Ce qui pour une Suisse devient complexe étant donné que l'on arrive à l'heure au rendez-vous et que même mon medecin me fait venir 30 minutes ou une heure avant le rendez-vous prévu pour qu'au final, j'attende patiemment.

Heureusement, je suis toujours armée d'un livre (ou une dépendance accrue à scroller des storys dans le vide, mais ça passait mieux de dire un livre).

Là où toute la complexité se révèle, ce sont les horaires de travail. Il est de coutume de commencer les journées de travail à 8h et de les terminer à 17h. Rien ne peut changer ce rythme. Habitée à calculer mes heures pour les adapter en fonction du public avec lequel je travaille, cet horaire rigide me semble vraiment dur. D'autant plus que ma condition de vie, amicalement appelé narcolepsie ou hypersomnie m'empêche fréquemment de commencer le travail à 8h tapante et lorsque je veux rattraper mes minutes perdues et rester jusqu'à 18h : impossible. On me renvoie à la maison : l'heure c'est l'heure !

L'heure de début du travail est sacrée, et il n'est pas rare que si je n'arrive pas à temps un jour, l'équipe de travail partira sans moi. Mais les jours où je suis à l'heure (après m'être battue contre mes 16 différents réveils matin), l'équipe de travail partira avec une heure de retard. Ce qui parfois à le don de m'agacer fortement, mais je respire un bon coup et je sors mon livre théorique du moment du sac. Et si on part sans moi, j'en profite pour avancer ce que je n'ai pas eu le temps d'avancer.

Definitivement, le rythme Nica est entrain de m'apprendre à surfer sur la vague et à prendre le temps comme il vient avec ce qu'il a à m'offrir.

FORMATION

Guérir !

ECRIT LE 20 AOÛT 2022

Si la période de janvier à avril m'a permis de prendre soin, il est temps pour moi de prendre le temps de guérir.

Au mois de mai, mon état de santé s'est aggravé parmi des lésions malignes, des petits kystes et mes copains les parasites, une anémie persistante s'est installée. Une chose après l'autre, on a pris le temps de guérir les lésions qui ont fini par disparaître, les kystes diminuent, et les parasites sont éradiqués jusqu'aux prochains. L'anémie, quant à elle, ne voulait pas s'en aller malgré les doses impressionnantes de fer que j'ai dû ingurgiter... Et bien, à grand maux, les grands remèdes Nica ... On l'a fait partir à coup de vin de jiñocuo, un concentré d'écorce d'arbre fabriqué par un campagnard de la zone rurale. Et miracle ! la nature est nettement plus efficace que la chimie.

Parmi les péripéties, j'ai cette chance d'européenne de pouvoir me rendre facilement chez le médecin sans devoir passer par les centres de santé. Si le gouvernement actuel se félicite de la gratuité aux soins et à la santé, l'accès à ces derniers nécessite beaucoup de temps. Et, les médicaments ne sont pas pris en charge ce qui représente un coût élevé pour les petits salaires d'ici.

Guérir, c'est aussi prendre la décision de fermer les plaies émotionnelles qui se sont ouvertes ces derniers mois et de laisser au passé ce qui lui appartient.



Lâcher-prise à travers les ateliers de gravure

CULTURE

La Griteria



L'autel dressé au bureau de l'organisation Mary Barreda

La Griteria Chiquita ou la Griteria de Penitencia est une fête en l'honneur de l'Assomption de la Sainte Vierge Maria. La grande Griteria (appelé également la Purisima) se célèbre normalement le 7 décembre en l'honneur de l'immaculé Conception de Maria. La petite Griteria se célèbre le 14 août à León. En 1947, le volcan Cerro Negro entra en éruption et a mis León en grand danger puisque les habitants arrivaient à peine à respirer. Le prêtre Isidro Augusto Oviedo Reyes promit à la Vierge Marie que si le volcan s'arrêtait, on célébrera la Griteria de Penitencia. A la surprise de tous, le volcan arrêta son éruption le 14 août. Depuis, on célèbre la Griteria de la Penitencia uniquement à León. Si les chants religieux sont les mêmes que la grande Griteria, la différence réside dans la phrase que les habitants vont crier à plein poumons : « Qui cause tant de joie ? ». Après avoir donné la réponse « l'assomption de Marie », l'habitant donne un bonbon, un sachet de café, des allumettes, ou encore une brosse à dent à celui qui a crié. Pendant que les habitants courent crier dans les rues porte à porte, la Gigantona danse dans la rue entre les groupes qui crient. Pour savoir où crier, les habitants dressent des autels à l'image de la vierge Marie ! Une sorte d'Halloween à la Nica ! Autant vous dire que j'ai été crier sous le regard dubitatif des habitants et mes voisins qui riaient. Si certains appréciaient de voir la Blanquita crier dans les rues, d'autres m'évitaient totalement...

NICARAGUA EN IMAGE

Quelques photos pour vous quitter



L’art d’improviser

ECRIT LE 28 AOÛT

En deux ans de vie au Nicaragua, j’ai appris à improviser le temps et à m’armer de patience. Improviser, créer des histoires et imaginer des inconnues spectaculaires a toujours été ma tasse de café.

Au Nicaragua, j’apprends à improviser avec rien mais en créant le tout. Improviser un projet artistique sans rien, mais en y mettant tout dedans. Et pour y mettre un peu de tout dedans, j’ai besoin de votre soutien. Tout à fait consciente que les enjeux actuels du monde, nous poussent à économiser (en bon suisse) pour les jours compliqués à venir.

Mais, si vous êtes comme moi, vous avez des vingt centimes que vous mettez dans un petit pot quand vous lavez vos jeans, ce n’est pas grand-chose, mais si les cinquante personnes qui lisent cette lettre nous donne le petit pot de vingt centimes, ça crée des fresques de couleurs gigantesques, des sourires sur la bouche des ados et des enfants et ça c’est magique !

Les temps sont durs et s’adoucissent en distribuant du bonheur et de la joie. Au Nicaragua, c’est assez fréquent que les enfants et les adolescents ne mangent pas à leur faim et on a prévu des repas en même temps que les ateliers artistiques. Et vous savez tous à quel point manger bien (et gras), c’est la vie et cela remplit de joie pour affronter les journées parfois complexes et pas cool.

Et quand t’as une journée pas cool, tu fais quoi ? Pour ma part, je fonce au Beefore manger un Nom de bleu (et je descends une bouteille de rouge, souvent de l’Apologia et si je vais vraiment mal, du Vivum Humanum, mais ça je ne devrais pas dire parce que ça fait alcolo et consommer trop d’alcool ce n’est pas bon pour la santé).

Et ici... si ça ne va pas, ça me ferait trop du bien de passer devant un mur peint avec plein de souvenirs par plein d’enfants, d’adolescentes, et de jeunes femmes !

Un petit coup de pousse, pour un coup de pinceau ?

Mon travail au sein de **MARY BARREDA** ne serait pas possible sans le soutien d’**EIRENE SUISSE** et le vôtre !



Veuillez scanner ce code QR avec votre application bancaire. Ne fonctionne pas avec Twint.

Merci infiniment pour votre soutien !

Adresse de correspondance : Rue des Côtes-de-Montbenon | 1003 Lausanne
Tél : +41 22 321 85 56 | e-mail : info@eirenesuisse.ch | www.eirenesuisse.ch
Coordonnées bancaires : Eirene Suisse | Rue de Vermont, 17 | 1202 Genève
CCP : 23-5046-2 | IBAN : CH93 0900 0000 2300 5046 2 |
SWIFT / BIC : POFICHBXXX
Dons en ligne (cartes et Twint) : https://eirenesuisse.ch/fr/don/

Mention : Michèle / Nicaragua

Si vous souhaitez me contacter, je réponds volontiers à vos messages par mail **michelemichaud02@gmail.com** ou par whatsapp : **+505 57510024**